

Le Filleul

Beethoven avait un goût particulier pour barboter dans l'eau froide n'importe à quelle heure du jour ; et prenait plaisir aussi à parcourir les champs pleins de rosée munis de bas et souliers.

Un mot en passant sur les artistes d'un autre genre. On dit — pour moi je ne le crois pas — que Raphaël, l'unique Raphaël, s'est montré jaloux de la gloire et de l'habileté de son contemporain Michel-Ange !...

Briardo, tout grand poète qu'il fut, donnait une telle importance à ses vers, qu'après avoir trouvé un nom convenable à ses héros, faisait sonner les cloches de son village.

Le héros de cent batailles, le vainqueur d'Iéna, Wagram et Austerlitz a eu lui aussi ses faiblesses : nous n'en mentionnerons qu'une, la plus petite peut-être : Napoléon rer était très vain de son pied mignon.

Le célèbre écrivain allemand, Kotzebue, portait si loin la vanité et l'envie, qu'il ne pouvait endurer rien de grand à ses côtés ; ne fut-ce qu'une statue ou une simple image.

L'immortel Lamartine a, lui aussi, payé son tribut à la nature. On lui reproche d'avoir un peu terni la beauté de certaines pages par un éloge trop prononcé de sa personne.

L'auteur du "Génie du Christianisme" est accusé de la même faute !...

Byron était fier de son génie, de son rang, de sa misanthropie, de ses vices même, et ses *belles mains* le rendaient particulièrement orgueilleux.

Toujours la faiblesse à côté de la grandeur !...

L'histoire est-elle donc si jalouse de ses héros qu'il faille toujours laisser percer l'ivraie à côté du bon grain ? Non : Je crois plutôt qu'on doit y lire la grande leçon de tous les temps et de tous les lieux, que la seule vraie grandeur, la perfection ne se trouvent qu'en Dieu.

CLAIRE-SUZETTE.

~~~~~  
Ceux qui sont sévères pour les autres ne se sont jamais examinés de bien près.

L'abbé B. J. V.

Les rêves de bonheur sont un des grands obstacles au bonheur réel, à moins de rêver... qu'on est heureux.

LOUIS AIGOIN.

LA marraine, toute jeune et jolie, descendit du carrosse qui était venu la prendre au couvent, et s'avança, les yeux baissés, sous l'escorte du parrain : le chevalier de la Roche-Aymar.

Le cortège attendait dans le parvis de la cathédrale. La cérémonie du baptême commença.

Emue du rôle qui lui incombait, mademoiselle d'Argenton, la marraine, oublia les instructions de madame l'abbesse et commit bévues sur bévues. Même elle s'embrouilla en récitant le *Credo*, puis s'arrêta court, rougissante comme une pensionnaire, toute prête, en même temps, à rire et à pleurer. Grâce au parrain, dont la belle voix sonore acheva la profession de foi, elle reprit contenance pour entrer à la sacristie.

Là, groupée autour de la nourrice tenant en ses bras le nouveau chrétien, l'illustre assistance échangeait force compliments et félicitations.

L'évêque, grand oncle de l'enfant, avait béni l'espoir de sa race ; le marquis, s'égarait en des projets d'avenir, et la comtesse, gracieuse et pimpante, souriait en jouant de l'éventail.

La jeune marraine, à son tour, s'approcha de son filleul. Comme elle soulevait le voile qui cachait le mignon visage, le chevalier de la Roche-Aymar, un peu myope, se pencha pour le voir, et de sa moustache en fine pointe effleura les doigts roses de mademoiselle d'Argenton.

Le soir même, elle rentra au couvent.

Destinée au cloître, élevée depuis l'enfance à l'ombre des saintes murailles, jamais sa pensée n'avait tenté de les franchir. Douce, fervente et naïve, son âme fut dès lors obsédée par un souvenir récent.

A l'heure de l'oraison, il accourait : subtil, audacieux, tenace, un peu triste parfois, séduisant toujours...

Humblement, mademoiselle d'Argenton se confia à l'abbesse :

"Ma mère, entre Dieu et moi s'interpose, hélas ! l'image de mon filleul !..."

— Priez, ma fille, priez pour lui !...

Elle n'y manqua pas. Alors, comme par magie, lui apparaissaient, illumi-

nés d'un beau rayon d'or : chatoyants missels, riches chasubles et galants habits de cour. Et penchée vers l'enfant qui riait aux anges, elle s'oubliait dans une sorte d'extase, dont la tirait à peine la cloche du couvent...

Le temps passa.

Novice, bientôt professe, mademoiselle d'Argenton allait prononcer ses vœux.

On la disait heureuse. Elle le croyait elle-même. Mais avant de mourir au monde, elle désira revoir son filleul. On le lui permit, car ce sentiment était naturel et pieux.

A l'heure dite, une chaise de poste s'arrêta au seuil du cloître. Un seigneur de haute mine en descendit avec un enfant :

"Je suis le père !" dit-il fièrement.

Les portes s'ouvrirent, donnant accès au parloir.

Quelques minutes plus tard, conduite par madame l'abbesse, la novice y vint à son tour.

Dès le seuil, elle chancela. Ses yeux se fermèrent. Deux nonnes accoururent et la transportèrent en sa cellule, où elle reprit ses sens.

Fondant en larmes, les mains jointes, le front courbé sous le poids du repentir :

— Ah ! ma mère, murmura-t-elle, je vous ai trompée et je me suis trompée moi-même, en ne croyant penser qu'à mon filleul !

La profession eut lieu. Mademoiselle d'Argenton, malade, n'y parut pas.

L'affaire ne fut point tenue si secrète qu'elle ne s'ébruitât un peu. Certains s'indignèrent que le chevalier de la Roche-Aymar se fût paré du titre de père, qui ne lui appartenait pas. Il alléguait les lois ecclésiastiques, l'autorisant à regarder comme son fils son gentil filleul.

Et son frère aîné venant de mourir, le laissant seul héritier du nom de ses aïeux, le pauvre cadet de famille, voué au célibat et au métier des armes, acquit le droit de confondre ses détracteurs.

De multiples obstacles se dressaient sur sa route. Il les vainquit l'un après l'autre. Quand les portes du cloître s'ouvrirent une seconde fois sous les pas de la marraine, elle allait épouser le parrain.

PIERRE LE PASSEUR

Winnipeg, octobre 1902.